



Progetto internazionale IDA promosso da
Dipartimento di Lingue Letterature e Culture Moderne
Dipartimento di Storia Culture e Civiltà
dell'Università di Bologna

IDA - Immagini e Deformazioni dell'Altro

in collaborazione con studiosi e ricercatori attivi in università ed enti di ricerca di

Bologna Istanbul Teheran
Il Cairo Blida Beirut
Yerevan Sarajevo Baku

Conférence d'ouverture à l'Université de Blida (19 novembre 2019)

I Convegno Internazionale del Progetto IDA (Immagini e Deformazioni dell'Altro)

Le Moi et l'Autre dans les cultures et les religions du monde méditerranéen

Carlo Saccone (Università di Bologna)

Mesdames et Messieurs, chers collègues, bonjour! C'est un véritable honneur et surtout un grand plaisir d'être parmi vous aujourd'hui, en cette importante occasion de confrontation et de dialogue scientifique avec de nombreux collègues estimés de l'Université de Blida et d'autres universités du monde méditerranéen. Je dois tout d'abord remercier les organisateurs de cette magnifique conférence, en particulier le recteur de l'Université de Blida, et surtout les professeurs Djaouida Abbas et Aischa Chekalil du Département des études italiennes, deux savants que j'ai eu l'occasion de rencontrer en Italie où ils avaient étudié à mon université, l'Université de Bologne. Il y a presque deux ans, avec Djaouida Abbas et Aischa Chekalil, et quelques collègues de Bologne y compris le Dr Nahid Norozi présent parmi nous, nous avons jeté les bases d'une collaboration fructueuse et, espérons-le, longue au sein du projet IDA qui a conduit à une série de réunions et séminaires à Bologne et qui vient maintenant à cette première conférence dans le pays d'Algérie. Le Moi et l'Autre est le thème central de cette conférence, que l'on retrouve également dans l'acronyme d'IDA : Images et Déformations de l'Autre. Aujourd'hui, plus que des images, ce sont les déformations de l'Autre qui nous préoccupent. C'est une histoire en réalité ancienne, très ancienne.

1. Les Grecs appelaient les autres les non-Grecs par un nom significatif "barbaroi", barbares, un mot qui signifie étymologiquement quelque chose comme "bégayer", ceux qui ne peuvent pas parler grec. Le terme, comme nous le savons, a été rapidement adopté par les Romains, après la conquête de la Grèce, et depuis lors, il a été utilisé pour désigner toute personne qui ne parlait ni grec ni latin. Par extension sémantique, "barbares" signifiait des individus primitifs, bruts, violents, ignorants, n'appartenant pas à la civilisation. Pour les Romains, barbares, ce sont surtout les populations germaniques qui se pressent aux frontières de l'Empire; pour les Grecs, barbares, ce sont surtout les Perses qui attaquent à répétition les villes grecques de l'Ellade et de l'Asie Mineure. Je suis un Iraniste et je sais bien que même dans l'Iran antique, il y avait une représentation de l'Autre en des termes peu différents de ceux utilisés par les Grecs et les Romains. Par exemple, nous lisons dans certains textes iraniens anciens que les non-iraniens sont des fils d'Ahriman, c'est-

à-dire le Satan de l'ancienne religion mazdéenne, alors que les Iraniens se représentaient bien sûr comme les fils d'Ahura Mazda, le bon Dieu, voire comme la "droite de Dieu".

Nous sommes ici confrontés à deux manières différentes de "déformer" l'Autre : dans le cas des Grecs et des Romains, c'est le le primitivisme, l'ignorance et le retard civil des autres, les "barbares", ceux qui ne savent même pas parler "notre" langue ; dans le cas de l'Iran ancien, il y a une véritable diabolisation de l'Autre, une polarisation dans une clé religieuse de l'opposition entre "nous" et "les autres". Il est presque superflu d'ajouter que ces deux paradigmes de la Déformation de l'Autre ont connu un énorme succès depuis le monde antique ou classique jusqu'à aujourd'hui, trouvant d'innombrables possibilités d'application. Pensons, par exemple, à l'entreprise de la conquête des Amériques par les Espagnols, ou à l'expulsion des juifs et des musulmans d'Espagne après 1492, deux événements où le vainqueur se présente régulièrement comme béni de Dieu et se bat contre les sauvages dans le cas américain ou contre les infidèles dans celui de la Reconquête chrétienne de l'Andalousie. L'Ordre Teutonique, un ordre germanique de guerriers chevaliers chrétiens actifs en Palestine jusqu'à la chute d'Acre (1291) et ensuite actifs dans les croisades du Nord, contre les païens des pays baltes et des Balkans, avait pour devise *Gott mit Uns* (Dieu est avec nous!), avec l'équation implicite : si Dieu est avec nous, les autres sont les ennemis de Dieu. Chacun d'entre nous se souvient aisément des moments ultérieurs de l'application de ces paradigmes de la Déformation de l'Autre, liés avant tout aux entreprises coloniales des puissances européennes depuis le XVIIIe siècle en Afrique et en Asie. Mais il faut aussi rappeler les guerres des tsars de Russie contre les musulmans, de la "croisade" d'Ivan IV, Ivan le Terrible, contre les Tartares au XVIe siècle, jusqu'aux guerres des tsars du XIXe siècle contre les musulmans du Caucase et de l'Asie centrale. Enfin, nous arrivons aux horreurs de l'histoire du XXe siècle, qui se prolongent en partie jusqu'à nos jours.

Le monde méditerranéen est ébranlé depuis le dernier quart du XXe siècle et plus encore depuis le XXIe siècle par de nombreux événements traumatisants, pensez aux événements de guerre qui ont affecté les Balkans dans les années 1990, la Tchétchénie et le Caucase dans les années suivantes, puis les deux guerres du Golfe des Américains et ainsi de suite jusqu'aux récents conflits en Libye, Syrie, Irak et Yémen, où le rôle des anciennes puissances coloniales européennes a souvent été déterminant. Ces tristes événements, au cours desquels, en règle générale, les peuples chrétiens et musulmans ont souvent été confrontés aux armes, ont mis à l'épreuve les liens traditionnels de bon voisinage et de coopération économique et culturelle des pays riverains de la Méditerranée. Certes, le niveau de suspicion et de méfiance mutuelle entre les peuples méditerranéens n'a pas diminué ; les préjugés et parfois les jugements sommaires sur l'Autre se font entendre partout, dans les journaux, dans les médias et dans la rue. Ce n'est certainement pas une nouveauté. Au Moyen Âge, les musulmans étaient connus en Occident sous le nom de "Sarrasins" et les chrétiens d'Europe étaient connus dans le monde musulman sous le nom tout aussi vague de "Farang ou "Firanj" dérivés étymologiquement du mot "franc".

Je crois que les institutions universitaires devraient aujourd'hui se sentir appelées à lutter contre ce genre de simplifications sur le plan linguistique, qui hypostatissent en un seul terme, vague et sommaire, toute une culture-civilité qui connaît en soi même des articulations, des différenciations, des courants et des nuances infinis. Réduire l'Autre à une définition grossière telle que celle utilisée depuis le Moyen Âge est déjà un obstacle difficile à lever à court terme. Ce sont des barrières qui rendent incompréhensible notre *histoire commune*, faite de nombreux moments d'interpénétration commerciale et d'échanges culturels très riches et variés.

Nous savons qu'il y a eu une Europe non-chrétienne, pensons à l'Andalousie ou à la Sicile de l'époque musulmane où des capitales magnifiques comme Cordoue et Palerme ont fleuri; ou pensons aux Balkans de l'époque turco-ottomane, où pendant des siècles les populations chrétienne et musulmane ont vécu ensemble. Pensez aussi à cette partie remarquable de l'intelligentsia européenne du XXe siècle, d'origine juive, qui a tant donné au développement intellectuel de l'Europe avant d'être décimée et presque détruite par la fureur

naïve. Mais pensez aussi au monde arabo-chrétien, où les évêques chrétiens ont discuté les problèmes théologiques à Bagdad au IXe siècle à la cour du calife théologien al-Ma'mun. Et ce monde arabo-chrétien connaît encore de nombreuses communautés disséminées entre la rive sud de la Méditerranée et le Moyen-Orient, du Liban à l'Irak; ce monde arabo-chrétien a été aussi l'un des protagonistes de la période de la Nahda ou Renaissance arabe entre '800 et '900. Le monde turco-ottoman, pour sa part, héritier de divers aspects de Byzance ou la "seconde Rome", a été bien présent dans les affaires européennes, non seulement pendant les guerres, mais peut-être plus encore grâce aux relations commerciales et diplomatiques avec Venise, laissant une trace vivante en Europe dans les lettres, les arts plastiques et même dans la musique.

Mais il existe peut-être un autre paradigme de la Déformation de l'Autre qui résiste encore dans le discours politique, dans le discours des médias. Un paradigme aussi déformant et trompeur que les anciens paradigmes utilisés par les Grecs, les Romains et les Perses que nous avons vus au début. Je fais référence à l'opposition Est-Ouest. Un grand islamologue italien, Alessandro Bausani, affirmait au début des années 70 que l'Islam était "an essential part of western culture" , c'est-à-dire: une partie essentielle de la culture occidentale. Il a pensé à l'immense contribution des philosophes et des scientifiques arabes (en fait des arabographes, mais souvent d'origine arabe, turque ou persane) au progrès de la science à travers le commentaire systématique des philosophes et des savants grecs. Le christianisme lui-même, élément essentiel de l'identité européenne, de "l'Occident", puise sa sève dans les livres anciens et les écritures sacrées composées en... l'Orient. Le Coran cite à plusieurs reprises presque tous les prophètes bibliques, d'Abraham à Moïse, de Noé à David, et réserve une place d'honneur à Jésus et nomme même une sourate (la 19e) à Marie.

Une généalogie de ce que nous, Européens, insistons encore aujourd'hui pour appeler "l'Occident" peut réserver quelques surprises. Mais nous devons reculer de quelques pas. A Gundishapùr, en Iran préislamique, un centre extraordinaire de traduction et de recherche scientifique a été actif dès 271 après J.C., un centre qui s'est servi des travaux d'érudits et de philosophes venant non seulement de toutes les parties de l'Empire Persan Sassanide , mais aussi de l'Inde et des territoires de l'écoumène hellénistique, particulièrement après la fermeture de l'Académie d'Athènes, décidée par Justinian en 529. Ici, à Gundishapùr, on traduisait du grec et de l'indien, et même du chinois, et on développait diverses sciences comme l'astronomie, les mathématiques et la médecine. Tout ce travail bénéficiera grandement au monde islamique de l'ère abbasside (milieu du VIIIe siècle) qui verra dans la "Maison de la Sagesse" (Bayt al-Hikma) du califat de Bagdad l'héritier naturel de l'Académie du Gundishapùr. A Bagdad, le travail des familles de traducteurs, juifs ou chrétiens pour la plupart, continuera à traduire principalement des textes scientifiques et philosophiques grecs et syriaques. Ces textes furent enrichi au cours des siècles suivants par des développements et des commentaires approfondis écrits en arabe (pensez à Algazel, Alhazen, Avicenne, Rhazès, Alfarabius, Geber, Averroès), ensuite ils furent retransmis à l'Ouest chrétien médiéval. Dans la riche bibliothèque de Tolède, en Espagne, reconquise par les chrétiens (1085), une autre grande traduction va commencer, cette fois de l'arabe vers le latin. D'innombrables ouvrages scientifiques et philosophiques arabes seront traduits, dont la Scholastique bénéficiera plus tard, à partir de saint Albert le Grand et de saint Thomas.

En résumé : Athènes, Gundishapùr, Baghdad, Tolède. Comme vous pouvez le constater, l'Académie de Gundishapùr et son héritier direct, le Bayt al-Hikma de Bagdad, sont au centre de la transmission du savoir de l'Antiquité (pas seulement grecque!) au Moyen Age latin, sont l'anneau central d'une "généalogie du savoir occidental" , une généalogie dont on tend à oublier en Europe les anneaux géographiquement plus loin et donc erronément considérés sans intérêt. Mais l'aspect essentiel sur lequel je voudrais attirer l'attention est que dans ce travail de transmission du savoir, aucun peuple ne peut se vanter d'une primauté ou d'un privilège : à Gundishapur, et plus encore à Bagdad et à Tolède, des traducteurs de foi zoroastrienne, islamique, hébraïque ou chrétienne ont travaillé côte à côte, des traducteurs de langue maternelle persane, arabe, hébraïque, grecque ou latine. La mondialisation du savoir est née bien avant la mondialisation de l'économie et du commerce. Pouvons-nous continuer à parler sérieusement de l'Orient et de l'Occident alors

qu'en Méditerranée les chrétiens les juifs et les musulmans ont toujours partagé les héritages bibliques et gréco-hellénistes ? Alors que, par exemple, on découvre que les grands thèmes de la littérature apocalyptique judéo-chrétienne et musulmane (cycle du *mi'raj*) reviennent plus tard dans Dante et Ibn'Arabi, dans Emmanuel Romano et dans Sana'i ? Alors que, jusqu'au XVIIIe siècle, a-t-on continué à étudier le *Canon* d'Avicenne (Ibn Sina) et l'alchimie de Geber (Jabir ibn Hayyan) en Europe ? Le monde méditerranéen a certainement connu des langues et des religions différentes, il a vu des gens se battre les uns contre les autres, des croisades jusqu'aux luttes pour la libération du colonialisme, mais parler d'Orient et d'Occident il me semble vraiment trompeur.

L'opposition Orient-Occident n'est qu'un des paradigmes de la Déformation de l'Autre, dont l'Europe lutte encore pour se libérer. Peut-être aussi parce que l'Europe, comme l'ont fait remarquer différents savants, je pense à Edward Said, a construit son image d'elle-même sur la base de cette opposition à l'Orient et, comme on peut l'imaginer, se débarrasser de cet paradigme trompeur, signifie pour l'Europe de remettre en question sa propre identité profonde, ou plutôt celle qui est perçue comme telle.

2. J'aimerais maintenant dire quelques mots sur le projet IDA (Images et déformations de l'Autre). Ce projet, né à l'Université de Bologne, ne veut pas ignorer le fait incontestable que parmi les peuples de la Méditerranée - et de cette Grande Méditerranée qui, depuis Alexandre le Grand, projette son influence jusqu'aux portes de l'Inde - l'image de l'Autre a été et reste largement une déformation (en réalité de nombreuses déformations) de l'Autre. Une nouvelle image de l'Autre est nécessaire d'urgence en ce début de XXIe siècle, pleine d'ethnocentrismes, de nationalismes et de régurgitations racistes, mais elle doit encore se former dans les consciences, dans les écoles et universités, dans les médias. Un des objectifs de ce projet IDA pourrait et devrait être ici: donner forme à une nouvelle image de l'Autre, à partir de l'analyse dans la littérature (et pas seulement) de ses déformations, encore trop nombreuses et trop fortes.

Dans le Coran (XVIII, 60 ss.), nous lisons que Moïse, en compagnie du mystérieux prophète initiateur al-Khidr (Elie), se rendit au "confluent des deux mers" (*majma' al-bahrayn*). Qu'est-ce que c'est cette mystérieuse "Confluence des deux mers" ? Les exégètes ont proposé diverses identifications: certains ont parlé de l'isthme de Suez placé précisément entre les deux grandes mers du monde pré-moderne ; d'autres ont interprété symboliquement cette expression, de sorte que les Deux Mers représentent le monde présent et le monde futur, ou le monde matériel et le monde spirituel, etc. Mais l'expression, plutôt énigmatique, semble aussi faire allusion symboliquement à une Non-Lieu de l'âme, à un mystérieux point de rencontre, ou de frontière, entre réalités et mondes différents, mais pas du tout incommunicantes. Dans la déclaration de Moïse (" Je n'arrêterai pas de marcher tant que je n'aurai pas atteint le confluent des deux mers ", Coran XVIII, 60), nous semblons pouvoir lire un manifeste, un programme presque, que le monde méditerranéen contemporain - aujourd'hui affecté par les conflits et dans une forte crise d'idéals et d'identité - devrait adopter consciemment et courageusement. Le monde chrétien et le monde musulman, ces deux "grandes mers", ont en effet toujours cherché un "point de convergence" où chacun reconnaît l'Autre non pas comme un barbare, non comme un infidèle ou un ennemi de Dieu, mais comme une partie essentielle de lui-même, comme un miroir précieux pour apprendre à mieux se connaître. Le projet IDA est né dans le but d'impliquer des chercheurs et des universitaires, en particulier des jeunes, qui viennent de commencer leur aventure dans la recherche, dans la conviction qu'ils sont les premiers motivés à "réformer" l'image de l'Autre. D'où l'idée de promouvoir un réseau de chercheurs appartenant à différentes universités méditerranéennes, un réseau de personnes plutôt que d'institutions, un réseau de personnes qui partagent l'urgence de se débarrasser de tant de déformations de l'Autre. Il s'agit d'universitaires et de chercheurs de l'Université de Bologne et de certains des principaux centres de la région méditerranéenne, à commencer par la Turquie (Université de Kirklareli-Istanbul), l'Égypte (Université Badr et al-Azhar) et le Maghreb (Université de Blida 2 et Université de Rabat), les Balkans (Université de Sarajevo). Le projet a ses projections encore plus à l'est, du Caucase (Université de Bakou et Université d'Erevan) à l'Iran (Université et centres de recherche de Téhéran) et au monde d'Asie centrale, si étroitement liés au monde méditerranéen et importants pour le

développement de notre *histoire commune*. Parce que, et c'est là un autre point que je voudrais souligner, les peuples du monde indo-méditerranéen luttent encore pour comprendre que nous appartenons tous à la même histoire, une histoire avec des lumières et des ombres, pleine de moments glorieux et de moments honteux, mais qui est essentiellement une *histoire commune*. Le projet IDA part de la conviction - aujourd'hui de plus en plus partagée - que nous appartenons à la même histoire et que nous sommes face à un grand bassin historico-culturel unique, le bassin Indo-Méditerranéen, qui offre le cadre le plus approprié et le plus satisfaisant pour l'étude de nombreux phénomènes, notamment littéraires, mais pas seulement littéraires.

3. Nous avons parlé jusqu'à présent de la conception de l'Autre dans un sens essentiellement ethnique (les barbares) ou géographique (opposition Orient-Occident), comme ils se sont historiquement manifestés dans les grandes cultures grecques et romaines classiques et dans celle persane. Mais, dans cette deuxième partie, je voudrais parler d'un autre aspect de notre thème, qui nous touche de près parce qu'il concerne la conception de l'Autre dans la foi, c'est-à-dire dans les grandes religions monothéistes, et je parle surtout de la religion chrétienne et de la musulmane. La question commune au christianisme et à l'islam primitif était : les hommes et les peuples qui ont vécu avant l'avènement du Christ et de Mohammed respectivement seront-ils sauvés? Plus généralement, qu'advient-il des "autres" au jour du jugement définitif ? Les deux religions, celle apportée par le Christ et celle apportée par Mahomet en réponse à cette question, ont développé au cours des siècles une "théologie des religions", bien que de manière très différente et à des époques très différentes. Voyons en résumé quelles réponses l'Islam et le christianisme ont pu apporter à ce sujet.

3.1 Dans le cas de l'Islam, le Coran parle déjà abondamment de "l'Autre dans la Foi", c'est-à-dire des communautés religieuses antérieures à la naissance de l'Islam, essentiellement les chrétiens, les juifs et les zoroastriens. Le passage fondamental que vous connaissez tous, je crois, c'est celui où l'on lit:

"Mais ceux qui croient, qu'ils soient juifs, chrétiens ou sabéens, ceux qui croient en Dieu et au Jour dernier et font de bonnes oeuvres, auront leur récompense avec le Seigneur, et ils n'auront rien à craindre..." (II, 62 ; répété aussi en V, 69, et dans la sourate XXI, 17 le Coran ajoute à cette liste aussi les Zoroastriens, nommés par le terme *majus*).

Ce sont des passages qui ont toujours attiré à juste titre l'attention des exégètes musulmans et des érudits des religions, dans lesquels il est admis en substance que les juifs, les chrétiens et les zoroastriens peuvent aussi être sauvés, parce que ce sont des communautés religieuses valablement fondées sur des révélations sacrées: la Torah, l'Avesta, l'Evangile. Ce qui est frappant, c'est l'extraordinaire ouverture au sens pluraliste du terme qui se dégage des passages du Coran mentionnés plus haut, qui partent de l'idée que les révélations écrites reçues des juifs et des chrétiens proviennent de Dieu tout comme le Coran. En fait, nous lisons dans un passage célèbre cette autre déclaration très importante, qui lie le Coran aux révélations précédentes:

"Dieu ! Il n'y a pas d'autre dieu que Lui, le Vivant, qui vit sur Lui-même. Il vous a révélé le Livre, avec la Vérité, confirmant ce qui a été révélé auparavant, et il a révélé la Torah et l'Evangile, d'abord comme guide pour les hommes, et il a révélé, maintenant, le Salut" (III, 3-4, cf. aussi V, 48).

L'idée sous-jacente est que Dieu a toujours parlé aux hommes, à des moments différents, Il a parlé à tous les hommes, un concept qui est bien expliqué dans le passage suivant:

"Et déjà avant vous, nous avons envoyé des Messagers et leur avons donné des femmes et des descendants, mais jamais aucun Messager ne pouvait produire un Signe sans la permission de Dieu ; il y a un Livre divin pour chaque fin d'une époque, et Dieu efface ce qu'il veut et ce qu'il veut confirmer " (XIII, 38-39).

C'est sur la base de ces versets du Coran est née la notion de *ahl al-kitab*, "peuple du Livre", concept clé de la "théologie des religions" musulmane. Les "autres", selon le Coran, sont divisés en deux catégories : les *ahl al-kitab* c'est à dire les juifs, les chrétiens, les zoroastriens d'une part, et, d'autre part, les polythéistes, ou plutôt tous ceux qui n'ont pas un Livre sacré envoyé par Dieu. Même si l'islam est la dernière et parfaite des religions, il est reconnu sur des bases théologiques et à partir du Coran lui-même, une pleine légitimité à toutes les communautés qui ont reçu de Dieu un Livre, une écriture sacrée et les prophètes juifs et chrétiens sont vénérés, et beaucoup d'eux, nous le savons, sont souvent mentionnés dans le Coran. L'islam a donc une vision spécifique de la relation entre les religions et les "autres religions". De plus, l'Islam reconnaît un rôle positif pour la diversité ou différence religieuse. Dans un dernier passage célèbre que je voudrais rappeler ici, le Coran apporte une réponse positive à cette diversité ou pluralité de religions, en se référant à l'insondable sagesse de Dieu:

"Si Dieu l'avait voulu, Il vous aurait fait une seule Communauté (Umma), mais Il ne l'a pas fait pour vous éprouver dans ce qu'Il vous a donné. Concurrencez donc dans les bonnes œuvres, car vous retournerez tous à Dieu, alors Il vous informera de ces choses pour lesquelles vous êtes maintenant en discorde!" (V, 48)

Des paroles vraiment extraordinaires qui expliquent la différence religieuse en termes purement théologiques: Dieu lui-même n'a pas voulu une seule communauté religieuse, mais de nombreuses communautés différentes, pour mettre tout le monde à l'épreuve, pour inciter tous les hommes appartenant aux différentes communautés à concourir dans les bonnes œuvres.

3.b Venons-en maintenant à la partie chrétienne de notre discours. La communauté chrétienne commence à s'interroger sur le problème du salut des "autres", c'est-à-dire des non-chrétiens, très tôt, déjà au IIe siècle avec Justin (100-163/167), l'un des grands Pères de l'Eglise, auteur de quelques apologies du christianisme, né à Flavia Neapolis, l'actuelle ville palestinienne de Nablus. Justin se demandait essentiellement : comment ceux qui sont nés et ont vécu avant le Christ, le Sauveur, peuvent-ils être sauvés? Sa réponse est d'un grand intérêt parce que, comme nous le verrons, elle fonde encore aujourd'hui, presque deux mille ans plus tard, la théologie chrétienne des religions. Je résume ici en quelques mots ses réflexions à ce sujet. Selon Justin Dieu a toujours parlé à tous les hommes à travers les Logos, un concept complexe d'origine grecque. Ceux qui avant l'avènement du christianisme ont écouté le Logos divin et ont pu ainsi suivre la vérité et faire le bien, selon Justin, doivent être considérés comme des chrétiens "ante litteram", et seront certainement sauvés, contrairement à ceux qui ont vécu en contraste avec le Logos et, donc, ont agi contre la vérité et contre le bien. L'idée fondamentale de Justin est que le Logos divin a semé ses "graines" fécondes en tous les hommes, avant la venue du Christ, et que chacun a donc eu la possibilité d'écouter le message divin et de connaître, même partiellement, le bon et le vrai parce que - dit Justin - "la semence du Logos est innée dans toute l'humanité". Et ici, on ne peut que penser à un concept que l'on retrouve dans le Coran, celui de *fitra* qui est inhérent à tout homme, quelle que soit sa foi, je cite :

"Par conséquent, redressez votre visage à la vraie Religion, dans la pureté de la foi, la Nature originelle (fitra) que Dieu a fait inhérente aux hommes]... : c'est la Religion juste, mais la plupart des hommes ne savent pas". (XXX, 30).

Ici, l'islam est considéré comme la "religion naturelle" (*fitra*) inscrite en chaque homme, et Mohammed commente cette idée coranique en disant dans un *hadith* bien connu : "Tout enfant naît dans la *fitra*, alors ce sont ses parents qui le font juif, chrétien ou zoroastrien". Justin ici dans sa langue dirait que chaque enfant naît avec les "semences" du divin Logos.

Avec le concept de "semences du Logos" ou "semences du Verbe", Justin jette donc les bases d'une compréhension de "l'autre" dans la foi, c'est-à-dire des membres des autres religions. Bien sûr, pour Justin, le

divin Logos s'incarne et n'atteint sa plénitude qu'en Jésus-Christ, mais ce qui est important à noter, c'est que dans sa vision, le Logos insémine les intelligences de tous les hommes et donne ainsi à chacun une connaissance, quoique aurorale et partielle, de la vérité. Ceci, en accord avec la prémisse maintenant illustrée, conduit Justin à reconnaître la présence de valeurs de bonté, de vérité, répandues en dehors du christianisme, produites par l'action de Dieu ou son éternel Logos.

Avec Clément Alexandrin (150-215), un autre grand Père de l'Eglise du II-IIIe siècle, originaire d'Athènes mais qui vécut plus tard à Alexandrie en Egypte, le discours de Justin est largement repris et peut être approfondi. Clément d'Alexandrie affirme essentiellement que Dieu agit dans le monde par le Logos et que cela se manifeste non seulement dans le christianisme, mais aussi dans la philosophie des Grecs et dans la loi de Moïse. Mais sa conception de la philosophie est assez large, au point d'inclure les formes de "sagesse" présentes dans chaque peuple et chaque culture, au point qu'il va jusqu'à affirmer :

"La philosophie, cette chose utile, s'est épanouie dans les temps anciens parmi les barbares, se manifestant selon la race ; et c'est plus tard qu'elle est venue chez les Grecs. Ceux qui la président sont les prophètes d'Egypte, les Chaldéens d'Assyrie, les Druides de Gaule, les Philosophes des Celtes, les Mages de Perse et les Gymnosophes d'Inde ; et encore d'autres philosophes barbares...". (Clément, Stromata, I,XV,71, pp. 3-6)

Comme on le voit, Clément élargit le concept initial de "semences du Logos" élaboré par Justin, reconnaissant que ces "semences" de vérité diffusées par le Logos sont arrivées partout avant le christianisme : tous les "barbares" en jouissaient, plus ou moins, d'Egypte à l'Inde, des terres des Celtes à celles de Perse. Il va sans dire que ceux qui ont pu reconnaître ces "semences du Logos" sont sauvés exactement comme les chrétiens qui ont joui du privilège des enseignements du Logos par excellence, c'est-à-dire du Christ.

Un autre pas en avant dans l'élaboration de la théorie de Justin sur les "semences du Logos" est franchi par Irénée de Lyon (130-202), Père de l'Eglise qui été né à Izmir, c'est-à-dire en Asie Mineure, bien que dans la dernière partie de sa vie il réalisera son œuvre en Gaule Romaine, auteur d'un célèbre traité sur les hérésies. Irénée fut le premier à développer une théorie complète de la relation entre le christianisme et les autres religions, basée sur les concepts bien connus des "quatre alliances", ou plutôt des quatre Testaments que Dieu a accordées aux hommes, qu'il explique dans ce passage:

"Quatre Testaments ont été données à l'humanité: une, avant la chute d'Adam, une après le déluge au temps de Noé, la troisième est la loi de Moïse, la quatrième est celle de l'Évangile de Jésus Christ".

L'idée d'Irénée, on le voit, est très proche de l'idée coranique d'un Dieu qui envoie un *kitab*, un testament, aux hommes "à la fin de chaque époque" ; il en vient à donner la certitude qu'Adam et même Noé étaient aussi porteurs d'un "testament", d'une Révélation, bien que celle-ci ne nous soit pas parvenue. On peut voir que aux alliances universelles avec la descendance de Adam et Noé, suivent les alliances particulières établies avec le peuple d'Israël par la Loi de Moïse et avec la communauté chrétienne par le Christ. Mais Irénée pose néanmoins les bases d'une théologie des religions soutenue par une vision claire et surtout par l'idée d'un "plan de salut" que Dieu a préparé pour l'humanité et qui contemple clairement une pluralité de voies, une multiplicité de religions.

Justin, Clément et Irénée montrent que le christianisme, depuis ses tout débuts, a vu dans la sagesse religieuse des peuples anciens des précurseurs, des fragments ou des rayons de lumière de la vérité éternelle. Ils ont donné une première réponse à la question de la relation entre la foi chrétienne et les non-chrétiens, juifs et païens. Observons, en passant, que deux d'entre eux, Justin et Irénée, sont nés en Asie, respectivement à Nablus et Izmir et que Clément était surtout actif à Alexandrie en Egypte. Les idées de Justin, Clément et Irénée, cependant, n'iront pas loin, elles resteront pour ainsi dire figées dans la mémoire historique du christianisme pendant longtemps. Et déjà avec Augustin d'Hippone, un grand Père de l'Eglise né ici dans votre région, ces idées semblent avoir été abandonnées, en faveur de la thèse plus rigide "Nulla

salus extra ecclesiam", il n'y a pas de salut en dehors de l'Église. Au VIIe siècle, le dernier grand Père de l'Église, saint Jean Damascène, né et élevé dans la Damas omeyyade, est la première voix chrétienne qui analyse la relation entre le christianisme et l'islam. Dans un de ses célèbres traités sur les hérésies chrétiennes, il en décrit une centaine et nous découvrons que l'islam est pour lui la "centième hérésie". Ici, comme vous pouvez le voir, l'approche est complètement différente : les autres religions sont considérées comme des déviations de la vérité chrétienne, et même Mahomet est considéré par saint Jean Damascène comme un lointain disciple d'Arius, un évêque chrétien du IVe siècle qui avait nié la divinité du Christ et avait donc été déclaré hérétique. Les idées de Justin, Clément et Irénée ne porteront leurs fruits que bien plus tard, au XXe siècle. C'est avec le grand orientaliste Louis Massignon que l'on commence à parler des "trois religions d'Abraham", que l'islam, le judaïsme et le christianisme sont considérés comme trois religions sœurs. Mais le tournant s'est produit plus tard, au début des années 60, à l'occasion du Concile Vatican II. Ici, pour la première fois, une église chrétienne élabore une "théologie des religions" officielle, qui entre dans le corpus des doctrines de l'Église catholique, et qui est largement redevable à la pensée et les idées de ces anciens Pères de l'Église. Ses piliers étaient précisément la théorie Justinienne des "semences du Logos" et d'un divin "plan de salut" pour l'humanité, à laquelle on peut ajouter une autre idée, élaborée plus tard par un autre Père de l'Église, Eusèbe de Césarée, Césarée de Palestine (265-340), l'idée d'une "praeparatio evangelica". C'est la conception selon laquelle toutes les doctrines religieuses de l'humanité contiennent une sorte de présentation implicite des vérités chrétiennes. Un document important du Concile, *Lumen Gentium*, précise la position de l'Église par rapport aux autres religions :

"Tout ce qui est bon et vrai en eux (=les autres religions) est considéré par l'Église comme une préparation à l'accueil de l'Évangile et comme donné par Celui qui éclaire tout homme, pour qu'il ait enfin la vie " (*Lumen Gentium*, 16).

En d'autres termes, il est reconnu que toutes les religions non chrétiennes sont porteuses de vérité, et en ce sens elles constituent une "préparation évangélique". Mais c'est précisément à partir de ces positions, qui voient certainement encore le christianisme comme l'expression la plus complète de la vérité apportée par le Logos, que les courants de pensée vont alors commencer à aller beaucoup plus loin. Je voudrais juste rappeler le grand théologien des religions Jacques Dupuis, disciple de Karl Rahner, auteur d'un célèbre livre "Towards a Christian Theology of Religions" (1997), censuré par les autorités religieuses et broyé par la presse catholique, un livre qui part de l'idée que la grâce salvatrice de Dieu agit également en dehors de l'Église, c'est à dire qu'il existe également une "grâce non ecclésiale" qui rayonne dans tout le royaume de Dieu. Jacques Dupuis, développant ce concept du "Royaume de Dieu", est venu avec courage pour déclarer :

"L'Église n'a pas le monopole du Royaume de Dieu. Nous avons vu que les membres d'autres traditions religieuses sont de véritables participants au Royaume de Dieu présents dans l'histoire et que les traditions religieuses elles-mêmes peuvent contribuer à l'édification du Royaume de Dieu non seulement parmi leurs membres, mais dans le monde " (de : Christianisme et religions. De l'affrontement à la rencontre, p. 402).

Des paroles vraiment extraordinaires, "prophétiques", qui remettent en question le "monopole" de la vérité que toutes les religions historiques revendiquent traditionnellement, des paroles qui affirment que toute religion présente dans le monde fait déjà partie du "Royaume de Dieu" et que par conséquent "l'autre" dans la foi est en fait un frère dans la foi commune en Dieu et dans le Plan divin du Salut.

Il ne fait aucun doute que les ouvertures conciliaires à d'autres religions trouvent leur confirmation la plus retentissante dans les mots vraiment nouveaux adressés à l'islam, dans le document *Nostra Aetate*, mots qui mettent fin à des siècles d'hostilité et d'incompréhension et que je voudrais répéter ici en guise de conclusion :

"L'Église regarde aussi avec estime les musulmans qui adorent le Dieu unique, vivant et subsistant, miséricordieux et omnipotent, créateur du ciel et de la terre, qui a parlé aux hommes. Ils essaient de se soumettre de tout leur cœur aux décrets de Dieu, même cachés, comme Abraham, auquel la foi islamique se réfère volontiers, s'est également soumis. Bien qu'ils ne reconnaissent pas Jésus comme Dieu, ils le vénèrent néanmoins comme prophète ; ils honorent sa mère vierge, Marie, et parfois même l'invoquent avec dévotion. Ils attendent aussi le jour du jugement, quand Dieu paiera tous les hommes ressuscités. Ils apprécient aussi la vie morale et adorent Dieu, en particulier par la prière, l'aumône et le jeûne. Si, au cours des siècles, de nombreux désaccords et inimitiés sont apparus entre chrétiens et musulmans, le Concile sacré exhorte chacun à oublier le passé et à exercer sincèrement la compréhension mutuelle, ainsi qu'à défendre et promouvoir ensemble pour tous la justice sociale, les valeurs morales, la paix et la liberté".

Ces paroles, révélatrices d'une nouvelle attitude envers l'Autre, relisons les: *défendre et promouvoir ensemble pour tous la justice sociale, les valeurs morales, la paix et la liberté*. Il me semble attraper dans ces mots en écho à l'invitation coranique faite à toutes les communautés religieuses de ne pas discuter des différences théologiques, mais de "concourir dans les bonnes œuvres". Je vous remercie de votre attention.